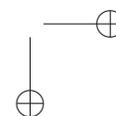
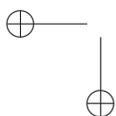


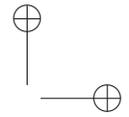
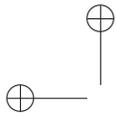
*Régine Detambel*

## COUCHAGE OCCASIONNEL

**À** LA MAIN ou à la machine? Clavier ou papier? Le matin ou le soir? Dans la cuisine ou sous la véranda? Avec ou sans musique? Personne encore ne m'a demandé si je travaillais plutôt accroupie ou couchée sur le flanc, ou encore dressée sur le trépied formé de mes épaules et de ma nuque, tête en bas et mollets croisés, comme un yogi. Depuis l'expérience du pupitre scolaire, tous semblent convaincus qu'on ne peut penser et écrire qu'assis. On ne tient guère compte du corps du poète, ramené à la posture de l'élève avachi. S'il y a des atablés, il y a aussi des alités, des immobiles devant leur lutrin et même des marcheurs. Ils entretiennent un foyer de mouvement dans la région des jambes. Quant à moi, je galope sur mon tapis de course qui sent le caoutchouc brûlé. Je jogge comme un hamster sur cette piste noire qui tourne sous moi. Le poète ne va nulle part, certes. Mais il y court. Il vit sur l'aile. Dans l'écriture comme dans le footing, le moi brûlant est la matière.

Le mot est une foulée. Autrefois les débardeurs parlaient leur travail athlétique, ils lançaient et attrapaient et portaient les mots, ils fabriquaient leurs phrases au cours d'un effort musculaire, pendant que le rythme des battoirs, dans les lavoirs, scandait la rumeur des femmes, leur mémoire et leur imaginaire. Un poème est sans assise. Il n'a jamais de base stable. Un texte n'aurait d'existence que sous trois formes, et toutes mobiles : à l'état de composition quand on le rumine et le fabrique ; à l'état de diction ou de lecture ; à l'état martelé, par la course ou par le battoir des femmes, c'est du pareil au même. Seul le battement du cœur lance la machine à verbe. Une tachycardie d'effort est un tremplin furieusement vivant pour contraindre l'esprit, pour obliger l'inspiration à venir ! Une mécanique de l'enthousiasme ! Une dynamogénie ! Le plaisir poétique est plaisir musculaire. Gesticulatrice et mime, je me frotte les mains, me promène de long en large, bats la mesure, grommelle. Et peu



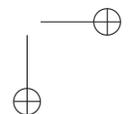
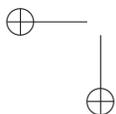


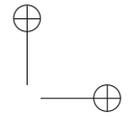
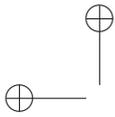
## COUCHAGE OCCASIONNEL

à peu, sous cette impulsion régulière, le flot des paroles et des idées commence à jaillir. Pas de spiritualité sans la fête des muscles. Écrire, c'est jouer à grimper l'escalier quatre à quatre. Enfant, tout le bonheur résidait dans les cuisses. *Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers...* Les cent pas, le va-et-vient. Surtout être assise le moins possible. Halte aux culs de plomb ! Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur...

Mon corps poétique : les poumons, le diaphragme, la gorge, la cavité buccale, les muscles de la langue, certes, mais aussi les cuisses et le périnée et les triceps et toute la clique athlétique. Je marche ma pensée. J'ai remarqué déjà que le rythme des pas produit sur mes phrases une sorte de traitement mécanique, une espèce de blutage. À la fin de ma promenade, il s'est produit des élisions heureuses. Le vers tamisé, tourné et retourné, s'est débarrassé de son poids mort.

Pour mon confort articulaire, j'évite le macadam et les chemins creux. Le point de vue élevé d'où je parle d'amour vient probablement de chez Décathlon. Le petit moteur Solex qui entraîne ce tapis de course sent l'ozone, et tout cela me ramène au parfum du batteur à œufs de ma grand-mère, quand elle me faisait des îles flottantes et que le moteur du petit robot ozoneur envoyait par toute la cuisine étincelles et fumeroles. Jamais un poète ne parle de ses pieds, il ne parle que de ses ailes. Il ne souhaite que s'éveiller d'un profond sommeil, que les voiles qui couvrent ses yeux tombent. Un jour crier : je vois ! Mes cothurnes à catadioptrés me replacent sur orbite et, mue par une famine de griffer, de grapher, dans le vide pour commencer, je reprends mon périple, ma circumnavigation, coudes au corps. Je n'ai pas de bureau. Je prends mon essor grâce au petit moteur à transcendance qui bat maintenant son plein. J'écris depuis mon tapis roulant, volant. Je cavale. Un cahier m'attend au bord de la piste. Tout à coup je saute en marche. Je me penche sur une feuille et je griffonne. J'en profite pour m'étirer les muscles ischio-jambiers. Puis je me redresse. C'est comme au cirque, oui, le numéro de l'écuyère, qui saute de sa monture au galop, puis remonte, quand ça lui plaît,





Régine Detambel

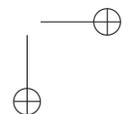
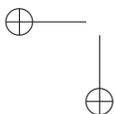
tandis que la bête, sans elle, a continué de courir en rond, autour de son invisible noria.

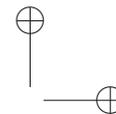
Domage qu'il y ait si peu de moments qui soient comme des sommets de montagne, d'où l'on puisse regarder le monde en paix, enfin, comme d'une hauteur. Il faut bien finir par descendre. L'ennui, c'est que le terrestre vous distrait sans cesse par des petits riens douloureux alors que, là-haut, sur le tapis roulant, vous gouverniez droit dans la tempête et pouviez éviter, autant que possible, les écueils de hasard.

En bas, je ne sais pas être. En bas, je ne sais pas être une femme. De nouveau soumise aux lois physiques d'un corps immobile, je ne sais pas aimer un homme. Je ne sais pas être aimée d'un homme. J'ai toujours souffert dans ma chair d'une sorte d'amour-haine ambigu et irrépressible pour les hommes mariés qui ne cherchent pas plus qu'une aventure. Puis d'un dégoût pour toutes les personnes qui s'imaginent que leur vie a un sens, sous prétexte qu'elles sont caparaçonnées d'une marmaille et de promesses de vacances au bord de l'eau. Plus jeune, je lisais pour oublier. Cette perte de tout contact avec les autres vivants avait déclenché une soif insatiable de voir pour voir et de savoir pour savoir, qui se perdait en possibilités toujours renouvelées, mais sans jamais pouvoir m'arracher de l'orbite de l'ennui.

Au lycée, j'avais étudié le latin et le grec. Ce furent les seules matières qui ont pu me faire sortir de ma torpeur. Je me suis crue à l'abri de ma petitesse d'âme, mais j'éprouvais un effarement quotidien devant les difficultés et les exigences de la routine familiale et sociale. J'avais laissé tomber les *res vitæ*, les affaires de la vie. C'est pourquoi j'ai été une adolescente fumeuse et clinophile. Comme j'étais insomniaque, je n'ai jamais mis le feu à mes draps, je ne me suis pas non plus brûlé les seins avec un mégot.

Puis j'ai de nouveau souffert. Tout en souffrant j'ai étudié la kinésithérapie. Cela m'a donné de la chair : la chair des autres. Alors j'ai écrit des poèmes. Mais comme je n'avais pas d'autre chair que celle qui avait souffert ou bien la chair des autres, j'écrivais des choses





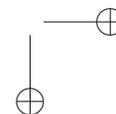
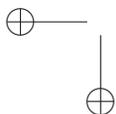
## COUCHAGE OCCASIONNEL

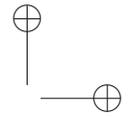
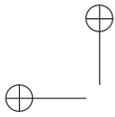
trop diaphanes et compulsivement tournées vers l'enfance ou vers la gériatrie, ces deux extrêmes de la chair humaine souffrante. Tous ces poèmes enchaînés, je les vois aujourd'hui comme verbiage proliférant vainement sur lui-même, fuite en avant, course inquiète de rêverie en rêverie, en attendant mon homme.

Le mystère du manque d'amour a toujours été présent à mon esprit, mais à partir de l'âge de quinze ans, il était littéralement sous mes yeux en permanence. Sur mon univers, sur ma vie même, planait seulement l'ombre sinistre et toute proche de l'absence d'un homme qui m'aimerait. Qu'on imagine ma lassitude, quand toute histoire — celle que j'écris, celle que je tisse — est en quelque sorte gâchée par l'intrusion répétitive d'une mélancolie d'abandon. Et cette comptine abandonnique s'est fixée dans ma mémoire et fait retour dans toutes mes poésies et dans toutes mes aventures, sous la forme d'une mélodie encombrante.

L'amour me fait toujours souffrir. Mais cette souffrance ressemble tellement à la première, œdipienne, que je suis accoutumée à me croire orpheline et seule au monde. Les enfants des parents qui s'aiment sont des orphelins. Ceux dont les parents se détestent le sont aussi. La jalousie et l'envie m'étreignent comme si j'étais encore au berceau. Les bouches et les seins me fuient, comme quand j'étais au berceau. À aucun moment je ne vis. Je suis noire de toute ma bile noire, de toute la *merancolie* de Charles d'Orléans.

Alors, vers trente-six ou trente-sept ans, j'ai décidé d'étudier la philosophie pour apprendre que j'ai une pensée distincte de la chair et de cette frustration éternelle qu'elle a subie. En fait, ce n'était pas vraiment de la philosophie, ou une discipline bien circonscrite, mais une curiosité qui ne cherchait ce qui était neuf que pour sauter derechef vers ce qui était encore plus neuf. Impossible de m'arrêter. Pétulante incapacité de ma pensée à se fixer un ordre, un rythme. Quand je vais prendre un livre dans les rayonnages, celui dont j'ai réellement besoin n'est pas celui-là mais son voisin. Alors je lâche la proie pour l'ombre et ça recommence, je fais tourner les livres comme





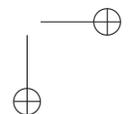
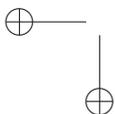
---

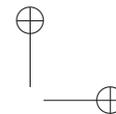
*Régine Detambel*

des guéridons, et j'ai dû, ces dernières décennies, lisotter et picorer tout au plus, sans jamais pénétrer les choses.

Cette instabilité couvre également deux ou trois années d'études universitaires reprises à l'âge de trente-huit ans. Cela ne m'a pas guérie de l'amour souffreteux. Et maintenant je ne sais plus quoi étudier. Je ne sais plus non plus quoi écrire : je perçois ces deux mouvements comme un bavardage qui dissimule ce qu'il devrait révéler. L'amas sur mon esprit de toutes les pseudo-connaissances acquises, tant en latin qu'en philosophie, en kinésithérapie qu'en gériatrie, s'est écaillé comme un fard sans que je puisse voir là-dessous l'être authentique qui se cache, moi qui me croyais palimpseste. Sous mes écrits récents, je ne découvre aucun poème ancien infiniment plus précieux. Je reste pétrifiée, immobile. Ou plutôt non, je tourne sur moi-même comme les rayons d'une roue. Je tourne comme un hamster sur mon tapis de marche qui lui-même tourne sous moi. Soleil et lune, lui et moi. J'ai quarante-quatre ans et je pense au Nietzsche de quarante-quatre ans, à sa joie bruyante et triomphale : « En ce jour parfait où tout arrive à maturité, où le raisin n'est pas seul à brunir, un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie : j'ai regardé derrière moi, j'ai regardé devant moi et jamais je ne vis autant de bonnes choses à la fois. » Pour moi, c'est probablement en vain que je vivrai ma quarante-quatrième année. Où sont les cadeaux que m'a faits cette année ? Y a-t-il de quoi en être reconnaissante ma vie tout entière ?

Je cours sur mon tapis qui sent le caoutchouc brûlé. Je transpire, la coulure toujours recommencée, je répands dans l'air une odeur de sueur, je ralentis un peu avant d'entamer mon huitième kilomètre de la matinée, et le voilà qui entre, l'homme avec qui je couche trois soirs sur sept, et je vois bien, tout de suite, comme je l'exaspère, à courir sans but. Ses yeux disent : « Ses pieds ne vont nulle part, ils sont aussi multiples que deux peuvent l'être. Elle même n'ira jamais nulle part et dans son acception sociale, elle est foncièrement inutilisable. C'est une coureuse. Salope. » Je cours aussi vite que sa pensée. Je trouve l'expérience agréable, et souvent excitante. Épuisante aussi, cela va sans dire. Ne parlons pas du cœur, des cœurs. J'ai un cœur qui



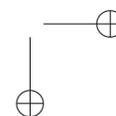
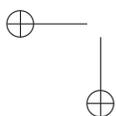


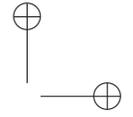
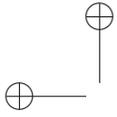
## COUCHAGE OCCASIONNEL

travaille trop. Il fait de l'émotion toute la journée. J'aime trop. J'aime trop vite. J'aime trop lourd. Mes aimés souffrent sous les coups de marteau de mon cœur. Donc ils ne restent pas. Ils vident les lieux quand ils comprennent qui je suis vraiment. J'oppose un contraste particulièrement vif à leurs autres amours : je suis en effet condamnée à une perpétuelle enfance affective, je l'ai dit, et c'est tout juste s'ils se retiennent de m'appeler idiote ou pétasse. Au lieu d'une *Vita Nuova*, d'une vie rendue nouvelle par l'Amour, d'un entrelacement d'Éros et de la pensée, j'ai été condamnée à ne trouver la transe que dans la seule baise. Et le marteau continue de battre mon vide. Pas d'amours réussies, seulement des allusions saisies au vol et qui ont donné quelques poèmes. Voilà. J'ai livré au monde mes enfers amoureux. Premièrement cela n'est absolument d'aucune utilité pour la patrie, deuxièmement cela n'est absolument d'aucune utilité. Je voulais simplement que tous apprennent comment on s'élève au rang de grande joggeuse.

D'abord je grossis, parce que j'espère. Je mange du chocolat près du téléphone. J'attends ses méls. Je lui écris des pages de délire amoureux, dans lesquelles j'explique, laborieusement, comment il influe sur mon corps, sur ma vie, sur ma pensée. Mais après une quinzaine d'une telle correspondance, l'amant répond de manière tout à fait lapidaire et met en avant ses obligations et ses corvées, ses réunions, ses ambitions. Alors suit la première explication vive, où il dit, à peu près : « Ça n'a aucun rapport avec nous, c'est seulement une question d'emploi du temps... » et plus rude : « Je ne mettrai jamais aucune femme au centre de ma vie, nous ne rangeons pas les mêmes choses derrière le mot amour, arrête de te prendre la tête, on est bien ensemble, non, si ça se trouve demain on sera morts, alors à quoi ça sert, hein, tu veux pas plutôt me sucer au lieu de bouder contre toi-même? »

Cette première querelle se répète généralement. Au bout de quelque temps, je comprends que je ne pourrai pas vivre de cet homme, pour cet homme, dans cet homme, alors je prends le





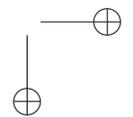
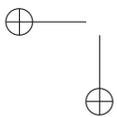
---

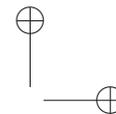
*Régine Detambel*

trimard. Je monte sur mon tapis de marche. Et je perds les kilos accumulés dans l'illusion d'être aimée.

Qu'on ne se méprenne pas, il s'agit bien de sport et non d'inappétence. Je ne fais plus partie des grandes jeûneuses depuis trente ans au moins. Vers l'âge de dix-huit ans, l'anorexie m'a lâché le poignet, je ne suis pas entrée au couvent, je n'ai pas écrit d'ouvrage sur la diététique des anges, je ne suis pas une nouvelle Catherine de Sienne, une autre Anna Katharina Emmerick, cachectiques mais canonisées. Je ne vis ni d'arômes ni d'huiles essentielles vaporisées sur la flamme d'une bougie chauffe-plat, non plus de l'air du temps et ne suis pas parvenue, comme le moindre liseron ou le plus malingre des platanes, à métaboliser la lumière. La photosynthèse, il paraît que Simone Weil aurait tué pour en connaître le secret. Avec de la lumière, tu fabriques de la chair. Tu joues comme tu veux avec l'énergie lumineuse. Tu vaux enfin autant qu'une fougère, qu'une mousse, qu'une algue verte. Tu fais vivre les autres, les bêtes, les animaux, les lourds, tandis que toi, l'aérienne, la photonique, tu ne côûtes rien. Toi, tu sauves la planète de sa propre pesanteur.

Je cours légère : chaussures de textile blanc à catadioptrés rose et gris, débardeur moulant et short à raie triple. Et pour m'alléger encore, je pense à mes amours, inachevées, désolantes, portant par endroits la marque de ma névrose et de la hâte. Pourtant je suis mignonne, je devrais m'en foutre de ces types. Au moins, par politesse, je pourrais rire de moi. Chacune de mes journées pourrait être une étonnante et jubilatoire ironisation de la vie entière. L'humour console le moi. L'humour a quelque chose de grandiose et d'exaltant, traits qui ne se retrouvent hélas jamais dans ma structure psychique. Pour échapper à la contrainte de la souffrance, j'ai choisi pour moi-même (ou bien on a choisi pour moi) des traitements plus durs : la névrose, la folie, l'ivresse... Certains jours, je cours jusqu'à ce que mon nez saigne. Et comme tout orifice est symboliquement assimilable à un autre, on peut estimer que je cours jusqu'à ce que mon nez-sexe, à la fois saillant et cavité creuse, doté comme le vagin,





## COUCHAGE OCCASIONNEL

comme le pénis, d'un corps caverneux au tissu érectile, se mette à saigner.

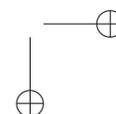
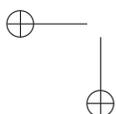
Saigner est un mécanisme de pensée primaire, certes, mais c'est la langue qui me parle le mieux de ma dernière conquête en date, de mon échec. Dans ces phases, les retentissements physiques sont prépondérants, et les bizarres sensations internes envahissent le théâtre. Je me meurs tout simplement d'amour.

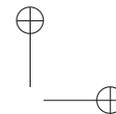
L'homme avec qui je couche trois soirs sur sept s'est assis sur le canapé, devant mon tapis de course. Il semble attendre que je le rejoigne... Le temps est plus long que n'importe quelle distance. Transportée et transformée par ma course, j'ai dû déjà rattraper la tortue d'Achille et l'impossible réel, qui ne cesse de s'adresser à chacun de nous par les trous de vers que forent les souvenirs dans l'épaisseur ligneuse du temps.

Oui, à force de courir, je vais bien finir par remonter le temps.

L'homme attend. Celui qui ne sera jamais mon homme attend. Comme d'habitude, j'ai tout misé sur un amour qui ne veut partager que ma chambre, et en éclaire chaque détail. Il couche avec moi trois fois par semaine, parce que j'ai insisté. C'est un délai inscrit depuis toujours dans mon horloge affective, je ne supporte généralement pas plus de deux à trois jours de séparation d'avec mon propre cœur. Au-delà c'est l'inconnu de l'oubli et de la perte. Alors, pour lutter contre l'angoisse de cet abandon fictif, je réclame une rupture bien visible dans la réalité : me battre pour être heureuse sans lui est plus valorisant que l'attente sans espoir. Jusqu'à maintenant il a préféré cet innocent chantage à une bruyante séparation.

Je suis une femme entretenue. Le mois dernier, il pleuvait des cendres, à cause de la cheminée bouchée et d'un ouragan de novembre, quand mon homme a décidé de nous offrir un lit, avec matelas de mousse. Il s'est chargé lui-même de l'achat. Moi, j'attendais le livreur. Le front contre la vitre, je m'étais postée à la fenêtre. J'avais fini la vaisselle : deux assiettes, deux verres à pied, deux coquetiers, les couverts, le presse-fruits. Vers trois heures, je perçus, à son moteur vibrant dans les carrelages, le camion peint aux couleurs





---

*Régine Detambel*

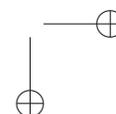
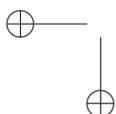
du *Bois Dormant* qui escalada le trottoir, érafla le mur, la gouttière et s'arrêta devant la fenêtre.

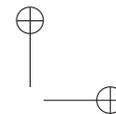
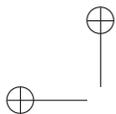
Longtemps, les trois livreurs déployèrent les notices de montage, s'interrogèrent à propos d'un croquis trop vague. Le plus jeune jouait avec le tube de colle à bois. Je les regardais visser les pieds du lit, fixer le sommier avec hésitation, débarrasser le matelas neuf de son triple emballage plastique. Quand ils sont partis enfin, en essuyant la poussière de leurs mains à leur casquette, je me suis jetée sur le lit pour entendre, avec délices, grincer le rotin. Jusqu'au dîner, jusqu'à ce que la fenêtre s'obscurcisse complètement et que je comprenne que mon homme ne me rejoindrait pas ce soir-là, mais seulement la semaine suivante, j'ai balayé la sciure et les billes de polystyrène, j'ai détruit des cartons en m'agenouillant sur leurs bords. L'étiquette adhésive du matelas, je l'ai pliée huit fois sur elle-même avant de la jeter dans la cheminée. Elle stipulait que la mousse était très souple, trop molle pour un usage intensif mais conseillée pour un couchage occasionnel.

Couchage occasionnel : on ne peut mieux résumer la nature de notre liaison...

Je finis par descendre de mon tapis de course. Je m'éponge. « Tu es en avance aujourd'hui ! » Il hausse les épaules : « Je voulais t'inviter à dîner. Mais n'en tire aucune conclusion. C'est juste comme ça. » Je murmure pour moi-même : « Ce soir, vivons quelque chose de beau. Pour ce grand dîner, apparaissons dans la clarté de ce que nous sommes. Et si nous étions des êtres pauvres et tristes ? »

Il m'emmène dans un restaurant qui s'appelle *La Boucherie*. La salle est comble. « Partons ! » En insistant auprès du patron, il obtient une table pour deux contre la porte des toilettes. Toutes ces odeurs m'incommodent. De sang cuit. De vanille chlorée. Je lui prends la main, je m'en fais un nid, je l'emplis de soupirs. Dans sa main, je peux enfin me laisser aller à l'existence. Et je recommence à faire à cet homme mes abjectes confidences : « Si tu restais près de moi, quelque temps, je crois que j'en serais vraiment très heureuse, que je trouverais un sens à tout ce qui vit, moi y compris... » Et je continue de rêver



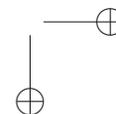
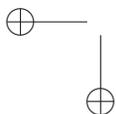


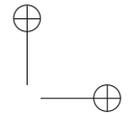
## COUCHAGE OCCASIONNEL

à haute voix jusqu'à la boursoufflure, à l'obscénité, jusqu'à ce que l'homme excédé souffle dans son cocktail, gêné comme dans certaines situations de vaudeville : « J'ai déjà des engagements antérieurs à toi, je ne peux pas te proposer plus. » Et moi, veule, alanguie : « Alors qu'est-ce que nous faisons là ? » Lui : « Ça n'empêche pas d'avoir envie d'être bien de temps en temps... » Et quand mes yeux se mettent à pousser des cris, il l'ignore.

Le serveur nous tend la carte. Je n'ai pas faim. Je voudrais seulement des frites très salées. En fait, je voudrais seulement du sel. L'homme face à moi commande un os à moelle. Il dit « ossamouale » avec une grimace de plaisir que je ne lui ai jamais inspirée. Il s'informe anxieusement s'il en reste. Et cette angoisse, je ne la lui ai jamais vue sécréter pour moi. Le serveur certifie qu'il en reste un, d'os, un beau. Alors ce soulagement, ce bonheur, cette extase horrible.

Il est de bon ton d'explorer les aversions d'une personne, parfois elles définissent et délimitent sa sensibilité plus nettement que ne pourraient le faire ses prédilections. Ici la méthode n'est pas probante. Je ricane. Ça ne me déplaît pas de le voir soudain me révéler la clé de voûte de sa vie, son assise, son épine dorsale. Une moelle. C'est une moelle noueuse, inerte, grasse, qui lui donne le sentiment exacerbé de sa propre existence. La moelle d'un fémur de bœuf. La chose de toute sa vie. L'homme qui a osé me dire : « Ne me retiens pas, renonce à toute adhérence, renonce à tout collage, à toute agglutination. L'adhésion, c'est l'idéal des mollusques. Ne pense pas entre nous à une familiarité ni à une sécurité. Ne crois pas qu'il y aura une assurance ni une certitude de ma présence. Caresse-moi, ne me touche pas. », cet homme-là reçoit un gros os avec des mercis et y fourre la langue aussitôt pour en pénétrer la moelle. Alors, à travers ce *cumilinctus* avec une vache, je vois, je perçois, à travers sa peau même, ce que ce minotaure a mis au centre de sa vie, ce qu'est réellement son noyau. Seul le ventre de l'os et sa succion bruyante peuvent le passionner et soutenir durablement son intérêt. Sur tous autres sujets — et moi surtout, qui lui demeure essentiellement indifférente — il a des vues vagues, contradictoires, mal informées, incertaines, influençables,





*Régine Detambel*

banales, hésitantes, conventionnelles. Dans son érotisme médullaire, je perce à jour ce gardien de bestiaux, ce faux nomade, incapable de la subtilité de la surface. Et soudain je me lève de table. Il ne m'aime pas, ni je lui. Ni lui moi, ni moi lui. Nous ne nous aimons pas. Il n'y a plus rien du tout. Tant pis. C'est comme d'habitude : pas un manque, mais une déception éternelle et surtout attendue, prévisible. Règle la distance sur cette bonne leçon et si tu ne veux pas souffrir, change de nature. Il est trop rude, trop raide pour toi. Imité-le. Ou tout au moins chausse une carapace exemplaire contre sa rudesse bourrue, sa morale d'instituteur qui veut t'apprendre à vivre en se mettant de la moutarde dans le sourire. Et surtout lui taire définitivement la fragile vérité de l'être : ça n'est pas son domaine, il ne peut pas comprendre. Il est resté loin loin de toute poésie.

Au commencement de la poésie étaient les pleureuses : balancements du corps, manœuvres articulatoires des gémissements. Au commencement étaient les poèmes confiés à la mémoire musculaire des lèvres, des palais, des gorges, des diaphragmes. On se balançait, les mouvements du corps soutenant les tours de la langue.

Poète et pleureuse, je cours.

